

« Mes romans m'écrivent autant que je les écris »

L'écrivaine publie depuis plus de trente ans, mais il lui en aura fallu la moitié pour accepter celle qu'elle est, une amoureuse des mots et du romanesque. En témoigne « La Nuit atlantique », conte contemporain

CHRISTINE ROUSSEAU

Que peuvent les appareils de la modernité face aux sortilèges de la fiction, tels qu'ils s'expriment dans les romans d'Anne-Marie Garat, tout particulièrement dans son nouveau, *La Nuit atlantique*? Encore enveloppée par la magie de ce conte contemporain, on s'attendrait presque, face au Dicode puis à l'interphone de cet immeuble moderne, situé dans le 11^e arrondissement de Paris, à entendre la romancière nous susurrer : « Tire la bobinette et la chevillette cherra... Mais il reste encore un ascenseur à prendre, avant qu'elle n'apparaisse dans l'encadrement de sa porte, jupe noire, twin-set azzan, cheveux blancs savamment ébouriffés et regard pétillant de malice.

Chaleureuse, pleine de prévenance – « La cigarette ne vous dérange pas? » –, la fine lectrice de Perrault, qui offrit en 2004, avec *Une faim de loup* (Actes Sud, comme tous ses livres depuis 2000), une relecture réjouissante du *Petit Poucet*, s'enchantait à évoquer d'emblée le conte, une forme qu'elle affectionne au plus haut point. Du reste, rares sont les romans ou les nouvelles dans lesquels elle n'a pas glissé références ou clins d'œil à cet univers aussi horrifique qu'enchanté.

Avec une prédilection certaine pour les figures de la marâtre et surtout de l'orpheline. Que l'on pense, entre autres, à Lise dans *Les Mal Famées* (2000); à Gabrielle, merveilleuse héroïne de *Dans la main du diable* et de *L'Enfant des ténèbres* (2006 et 2008); à la petite Jenny-Nez de Renard du *Grand Nord-Ouest* (2018); ou encore à la narratrice évanescence de *Nous nous connaissons déjà* (2003), que l'on retrouve aujourd'hui dans *La Nuit atlantique* sous les traits d'Hélène, une quadragénaire, célibataire et sans enfants, venue dans le Médoc liquider une maison en bord de mer. Et, avec celle-ci, les fantômes du passé.

Parcours

1946 Anne-Marie Garat naît à Bordeaux.

1984 *L'Homme de Blaye*, premier roman (Flammarion).

1992 Prix Femina et Renaudot des lycéens pour *Aden* (Seuil).

2006 *Dans la main du diable* (Actes Sud), premier volet d'une trilogie comprenant *L'Enfant des ténèbres* et *Pense à demain* (Actes Sud, 2008 et 2010).

« Je le revendique haut et fort : le conte est tout sauf infantile et niais! », s'exclame Anne-Marie Garat, avec son accent chantant du Sud-Ouest. Aussi enflammée qu'intarissable sur le sujet, elle poursuit : « Le conte produit des formes de récits fondamentaux, anthropologiques, pour employer les grands mots. Ils nous enseignent sur nous-mêmes. A ce titre, il est le genre absolu qui fonde l'humanité. Dès que l'horreur et la violence sont sur la scène du langage, de l'art, non seulement elles ne nous détruisent pas, mais nous rendent plus vivants, plus à même de nous défendre contre le monde. C'est pourquoi – elle insiste – il faut le prendre au sérieux. »

« L'emportement romanesque »

Par ces références multiples et une propension à jouer de rebondissements et de coups de théâtre dans cette *Nuit atlantique* violente et tempétueuse, la romancière rend un hommage appuyé à la puissance de la fiction (« Une feinte qui instruit le réel, lui donne sens »), mais aussi – comme souvent chez elle – à tout ce qui l'a construite et nourrie. « Ce dont

je me réclame, par le conte, et que j'assume pleinement, ce ne sont pas les lectures de jeunesse, mais les jeunesses de mes lectures. Celles où l'emportement romanesque a fait de moi une lectrice. » Celles aussi qui ont fondé chez l'écrivaine sa fascination pour la puissance de l'intrigue, du récit, des enchevêtrements à multiples niveaux. « Un truc de mécanicien » qu'elle affectionne et considère comme « le summum de la bonté, de la jouissance des lectures ».

Pourtant, cette lectrice de Jean Giono, Robert Louis Stevenson ou Joseph Conrad aura longtemps refréné son goût immodéré des mots et tenu à distance tout ce qui pouvait s'apparenter au romanesque. Avant d'y succomber – et de quelle manière! – avec *Dans la main du diable*, dont elle n'imaginait pas, à l'origine, qu'il allait constituer le premier volume d'une trilogie de quelque 2000 pages. Emportée par cette fresque épique et familiale placée à l'aube du premier conflit mondial, qui se voulait un hommage aux romans-feuilletons, Anne-Marie Garat va composer ensuite *L'Enfant des ténèbres*, où elle dépeint la montée des fascismes en Europe, avant de conclure cette sorte d'archéologie du XX^e siècle avec *Pense à demain* (2010), situé à l'orée de Mai 68.

Après quoi, elle ne cessera de faire tourner à plein la « machine à histoires ». Et de dévoiler, dans une langue débridée, riche, précise, savoureuse, l'éventail de ses talents de redoutable conteuse doublée d'une fine observatrice de notre

époque : aussi habile à entremêler l'intime et le collectif, à se jouer des frontières physiques et temporelles, qu'à dépeindre, sinon subvertir, les genres romanesques pour leur redonner toute leur noblesse et leur éclat. Que ce soit le roman d'aventures avec *La Source* (2015), le western avec *Le Grand Nord-Ouest* ou le roman d'amour courtois qu'elle glisse au cœur de *La Nuit atlantique*.

Interrogations existentielles

Quand on évoque l'étape que constitue dans son œuvre l'imposante trilogie lancée avec *Dans la main du diable*, Anne-Marie Garat corrige aussitôt. « Ce ne fut pas une étape, mais une conversion, au cours de laquelle je me suis affranchie de mon héritage, de ma formation, de tout ce qui pesait sur le dos de ceux de ma génération, à savoir : le Nouveau Roman. Il y avait quelque chose de très contraint dans tout ce que j'écrivais. Sans doute était-ce une manière de me démontrer que j'étais écrivaine », explique-t-elle. De ses débuts, elle garde d'ailleurs en mémoire la remarque que lui fit Françoise Verny (1928-2004), son éditrice chez Flammarion. « Après avoir lu le manuscrit de *Chambre noire* [1990], elle m'a dit : « Mais, chérie, tu as trois romans là-dessus. Je vais te faire des fiches. » Je m'étais dit alors : « Mais qu'elle est vulgaire. » En fait, elle était clairvoyante... »

Outre *L'Amour de loin* (Actes Sud, 1998) et *La Rotonde* (2004) – courts textes réflexifs et poétiques sur l'écriture et la photographie, disciplines intimement liées chez elle –, un livre, en particulier, a servi de cheville ouvrière à cette conversion romanesque. Il s'agit de *Nous nous connaissons déjà*, dont *La Nuit atlantique* s'apparente à une reprise, à travers le retour de quelques motifs, dont une maison sur les dunes habitée de fantômes et de mystère, qu'Anne-Marie Garat a eu besoin de revisiter. Et bien sûr Hélène, la narratrice, qui, par sa quête et ses interrogations existentielles, redouble celles de la romancière, reconnaît Anne-Marie Garat.

« Pourquoi ai-je écrit *Nous nous connaissons déjà* à ce moment précis? s'interroge-t-elle. Pourquoi avais-je besoin de cette fiction? A quel besoin, à quel désir répondait-il? Cela reste un mystère car je ne suis plus celle qui a écrit ce roman. Je ne peux plus remonter le temps pour trouver l'état dans lequel j'étais lors de l'écriture. Ce désir perdu, je l'ai remis à

l'épreuve du présent à travers la désillusion. C'est une sorte de révision à laquelle je m'adonne ici, comme la narratrice avec sa vie. Mais, par la grâce du roman, par sa propre énergie narrative, la désillusion se retourne en énergie vitale, pour raconter une renaissance, la sienne, la mienne. »

Après un long silence où son regard gris-bleu semble partir très loin au-delà d'elle-même, elle reprend : « Comment faire autrement que de s'écrire dans ses livres? Mes romans m'écrivent autant que je les écris. En composant *La Nuit atlantique*, c'est précisément ce qu'a écrit de moi *Nous nous connaissons déjà* que j'ai eu besoin de revisiter. »

Quant à la suite, que ses lecteurs se rassurent, Anne-Marie Garat n'est pas auteure à connaître le vertige de la page blanche. Le point final n'est qu'une commodité, « un leurre », pour cette savoureuse conteuse qui, dit-elle, est loin d'en avoir fini avec l'aventure du langage. ■

EXTRAIT

« Au petit matin, première levée toujours, et pas un bruit là-haut. [La journée] s'ouvrait sur un brouillard laiteux (...), si dense qu'il absente le lointain de plage et d'océan, au-delà invisible où, prêts à déferler, attendaient monstres marins, sirènes lascives et hippocampes à chevelure d'algues, crabes géants enlacés dans le tumulte liquide. Seul le caillebotis ensablé et luisant d'humidité amorçait un semblant d'espace où se risquer, étrange tremplin vers le vide, néanmoins la laisse de mer n'était pas montée comme je le redoutais jusqu'au pied de la villa y naufrager la nuit son dépotoir de bois flottés et de déchets, os de seiche, poissons morts. Poupées borgnes, sandales d'été – et pourquoi pas un petit sabot de bois si ça se trouve? »

LA NUIT ATLANTIQUE, PAGE 139

Une renaissance

DÈS LES PREMIÈRES PAGES de *La Nuit atlantique*, certains reconnaîtront, sous les traits d'Hélène, la narratrice de *Nous nous connaissons déjà* (Actes Sud, 2003), qui n'était alors qu'une frêle silhouette louvoyant au bord de la vie. La voici de retour dans le Médoc, bien décidée à se séparer d'une villa nichée dans les dunes, dont elle se demande encore pourquoi elle l'a achetée dix ans auparavant.

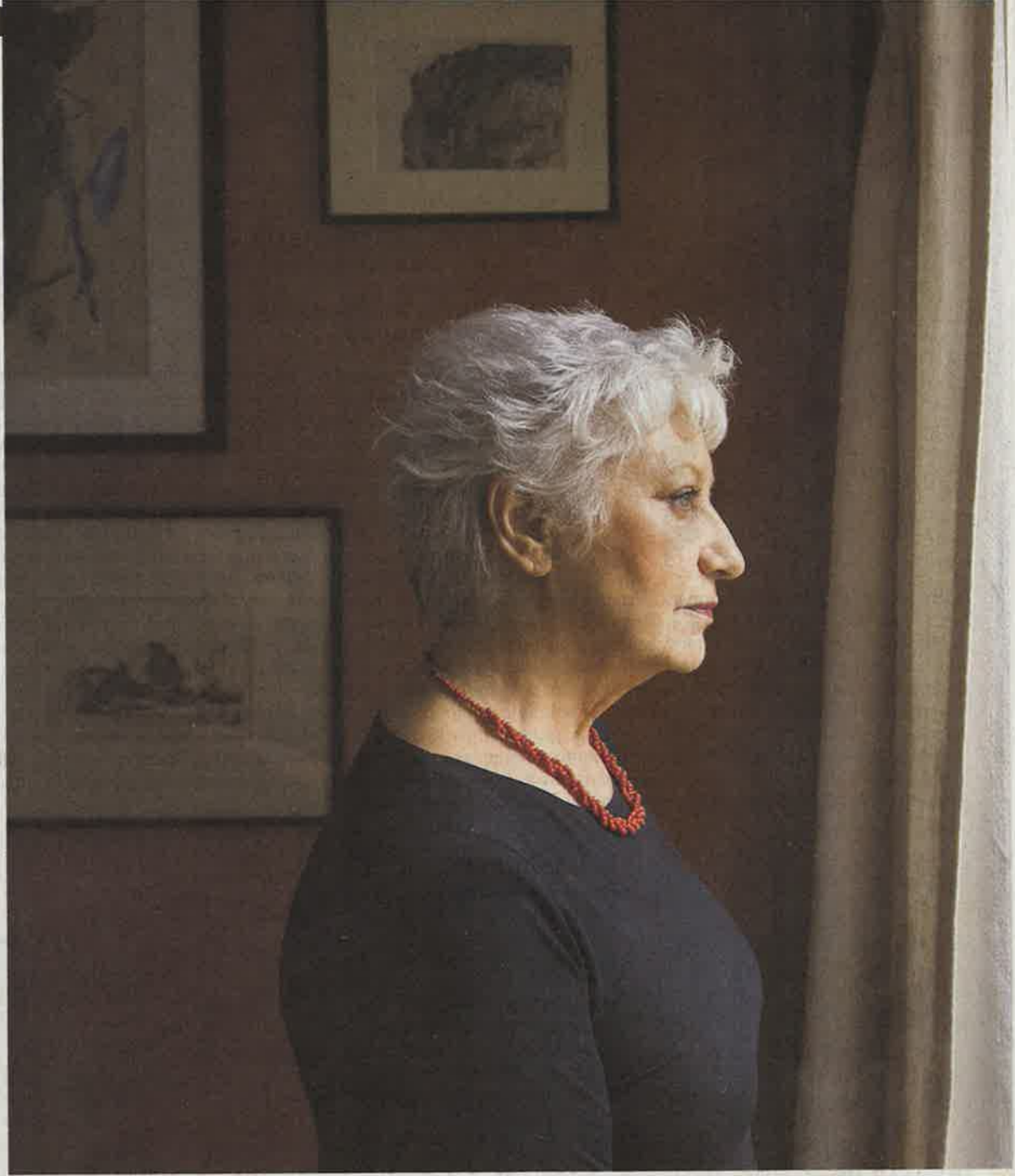
Or, dès la première nuit, l'irruption dans la maison d'un photographe nippon-canadien venu saisir les traces de l'histoire sur le

paysage côtier, puis l'arrivée, tout aussi imprévue, de Bambi, sa filleule, en pleine réorientation scolaire et sentimentale, vont contrecarrer ses plans. Avant que des rencontres inopinées, mais non moins charmantes, mêlées aux éléments déchainés, ne viennent déranger l'existence ordonnée d'Hélène, faisant surgir les lambeaux d'un passé qu'il lui faudra revisiter pour mieux le liquider. Et ainsi renaître à elle-même et aux autres.

Présence fantomatique, petit sabot égaré sur une plage, crime irresolu niché au coin d'un

tableau, fureurs atlantiques, érosion des côtes, tempête sociale, séisme intime, physique... Sous les dehors d'un conte contemporain, aux faux airs de comédie sentimentale matinée de roman court, Anne-Marie Garat bouscule genres et personnages. Et orchestre dans une langue des plus réjouissantes ce récit de toutes les métamorphoses : celle d'une femme, et d'une écrivaine au faîte de son art. ■ CH. R.

LA NUIT ATLANTIQUE, d'Anne-Marie Garat, Actes Sud, 308 p., 21,50 €.



Anne-Marie Garat, en 2018. PHILIPPE MATSAS/OPALE